

Victoire se retourna dans son lit et scruta le plafond avec morosité. Elle se réveillait chaque matin avec cette sensation que la journée serait sans fin. Cela lui donnait envie de continuer à dormir mais elle savait qu'elle devrait affronter la réalité bientôt.

Et la réalité, c'était François.

Elle l'entendait de l'autre côté de la cloison, dans sa propre chambre. Elle n'avait pas besoin de le voir. Elle savait qu'à sept heures, il se levait et allait à sa table de toilette. Il versait dans la vasque, l'eau froide qui avait été déposée par Bastien, la veille. Il passait alors l'eau sur son visage, son cou, son torse...

Elle avait admiré ce spectacle pendant quelques mois. Elle ne se lassait pas de voir les muscles de son dos jouer sous la peau. Il avait le dos le plus admirable qu'elle ait vu. Non pas qu'elle en ait vu beaucoup, mais elle savait au plus profond d'elle-même, que les hommes de sa condition n'avaient pas les épaules aussi larges, un torse qui dessinait un V harmonieux et la taille svelte. Il avait ce mélange d'élégance racée de la noblesse et cette force brute que peu voyait. Elle l'avait découvert, petite jeune femme timide, et avait, depuis, totalement apprécié ce mélange.

Elle entendit sa voix étouffée sans comprendre les mots qu'il lançait à Bastien. Il devait être en train de choisir la redingote accompagnant ses culottes de daim...

Elle repoussa le drap au pied de son lit et rejoignit sa propre table de toilette. Elle avait besoin, elle aussi, d'eau froide. Elle se méprisait d'éprouver ce qui ne pouvait être que du désir pour un être aussi détestable. Elle s'en voulait tellement d'avoir été sa dupe, de ne pas avoir deviné que son engouement pour la jeune femme qu'elle était, était une ruse. Elle s'était comportée comme la parfaite dinde qu'il voyait en elle.

Elle balança avec rage la serviette mais le geste ne lui apporta aucun soulagement.

Elle allait le rejoindre pour le petit déjeuner. Pour une raison qu'elle n'avait pas comprise, il exigeait qu'elle continue à être à table avec lui, même chez eux, sans témoin. Elle avait cédé pour ne pas discuter de tout avec lui. Il y avait plus important.

Elle sonna Marie pour l'aider à s'habiller. Elle voulait porter sa robe verte en velours. Le froid était encore mordant et elle savait que cette couleur mettait en valeur ses yeux. Elle voulait qu'il la voit toujours fraîche et belle. Il fallait qu'il ne devine rien de son désarroi intérieur. Cela lui coûtait une énergie folle mais elle n'avait plus que cela pour défendre les quelques lambeaux de fierté qui lui restaient.

Ce fut quand Marie commença à la coiffer qu'elle pensa de nouveau aux événements récents. Elle avait du mal à savoir ce qu'elle en pensait. Les bruits devenaient insistants depuis quelques jours : Napoléon avait débarqué à Toulon et amorçait une remontée sur Paris qu'on disait triomphale. Le fait de savoir que le grand homme avait réussi à tromper ses ennemis et à revenir l'emplissait de joie mais elle était terriblement inquiète sur les répercussions que cela aurait sur sa famille. Le départ de Napoléon avait été le drame qui avait anéanti son père, et détruit son mariage. Son retour ne restaurerait rien. Son père avait terriblement décliné et même l'annonce récente n'avait pas permis de lui arracher autre chose qu'un sourire. Quant à François...

Il devait être en danger. On ne devenait pas l'oreille des Anglais en France durant le règne de celui qu'ils appelaient de façon méprisante Bony sans que son retour n'attire pas des ennuis. Mais François n'avait rien changé à ses habitudes et Victoire se demandait si cela avait un sens ou pas.

Elle chassa d'une main agacée Marie qui tournait autour d'elle avec sa brosse pour dompter une mèche rebelle. Elle était tendue.

Elle rejoignit la salle à manger, le coeur soulevé par les odeurs du café et des pains chauds. Elle avait l'estomac trop noué pour apprécier les bonnes choses.

François était déjà assis et attendait qu'elle se présente pour commencer son repas. Il se leva poliment à son entrée, laissant Bastien lui présenter sa chaise. Elle le remercia d'un petit signe de tête et salua François.

Il était, comme d'habitude, parfaitement vêtu et elle avait eu raison, il portait l'une de ses culottes collantes que la mode imposait aux hommes et qui lui seyait trop parfaitement. Elle avait du mal à ne pas regarder avec attention. Son regard se fixa sur son visage fraîchement rasé et sur ses yeux d'un bleu profond, couleur des mers du Sud. C'était du moins ce bleu qui ornait les illustrations du livre de géographie qu'elle avait lors des cours très ennuyeux de Mademoiselle Pinson !

Son regard était dur. Mais Victoire avait l'habitude et elle soutint sans ciller l'éclat bleu. C'était une façon de montrer qu'elle ne cédait pas.

Ils commencèrent à manger en silence. Ils échangeaient le minimum de mots. Ce fut François qui parla le premier :

- J'ai à faire hors de Paris cette semaine. Souhaitez-vous rester ici ou rejoindre notre domaine de Tours ?
- Pourquoi irais-je à Tours ?
- Vous n'aimez pas Paris lorsque vous êtes seule.
- Je resterai ici. Je n'ai pas envie de voyager et les routes ne seront peut être plus très sûres dans les jours à venir.
- Je ne pense pas que vous ayez des raisons d'avoir peur.

Victoire digéra l'information. Elle mourait d'envie de lui demander s'il avait gardé des liens avec ses amis espions, ce qui était probablement le cas. Il ne lui répondrait pas. Elle voulait juste savoir s'il en savait plus qu'elle. Mais pour cela non plus, elle avait peu d'espoir. Pourquoi irait-il renseigner la fille d'un fervent soutien de Napoléon, son ennemi juré ?

Elle replongea dans son café et commença à émietter un morceau de brioche chaude. François la regardait avec un peu d'agacement.

- Vous n'avez pas faim ?
- Non... Quand partez-vous ?
- Vers dix heures, je viendrai vous saluer.
- Bien.

Elle ne put alors avaler une bouchée supplémentaire. Elle n'aimait pas vivre à Paris seule en effet. Mais depuis un an, elle était comme perdue dans cette grande maison que François avait fait construire à Saint Cloud dans ce nouveau quartier mis à la mode par Napoléon. Elle avait pourtant adoré y apporter sa touche pour la décoration durant ses fiançailles et le début de son mariage.

Elle était tellement amoureuse.

Elle regagna sa chambre et le salon attendant pour attendre François qui allait venir la saluer. Elle en profiterait pour mettre à jour les livres de compte.

Mais, à peine arrivée dans le gracieux salon où trônait un bureau précieux en bois de rose, elle se planta devant la fenêtre qui donnait sur le jardin. Quelques jonquilles pointaient frileusement le bout de leur corolle jaune mais il y aurait plus tard, le chèvrefeuille, la clématite...

Elle se demanda pour la centième fois si le départ de François correspondait à une fuite. L'aurait-il laissé alors ? Sans doute...

Elle l'avait épousé il y avait dix huit mois lors d'un magnifique mois de septembre.

Elle était si impatiente alors de devenir Madame de Fronsac. Elle entra dans l'illustre famille de grands serviteurs de l'Etat français. Le père de François avait sauvé sa famille de la

révolution en adoptant les idées nouvelles, devenant une exception dans son ordre. Il avait été un Conventionnel respecté. François avait commencé une carrière politique vite étouffée par l'arrivée de Napoléon. Puis il s'était lancé dans les affaires avec succès, commerçant avec l'Angleterre et les Etats Unis. Personne ne pouvait supposer qu'il commençait une souterraine action contre celui qu'il avait appelé devant elle, bien plus tard, le Tyran.

Son père, moins que tout autre, avait deviné la terrible vérité. Quand Fronsac avait commencé à fréquenter assidûment sa maison et à rechercher de façon ostensible la compagnie de sa fille unique, ce fidèle de Napoléon avait été flatté. Ils n'étaient que de simples bourgeois, fonctionnaires zélés, certes. Son père, Lucien Bellechasse-Frontet était employé au ministère de la guerre, lieu stratégique s'il en fût. Il était même affecté au transport et déplacement de des troupes, un service dont les informations étaient cruciales pour l'ennemi.

Mais ni son père ni elle n'avaient pensé une seule seconde que cette caractéristique avait un intérêt pour Fronsac. Or c'était le seul qui comptait pour lui.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle les refoula avec rage. Elle avait perdu la tête pour lui, littéralement.

Un jour, il était arrivé dans l'appartement de fonction de son père près du ministère vêtu comme ce matin ou presque. Il faisait chaud et il était impeccable avec sa chemise bien nouée d'une blancheur éclatante. Il avait sourit à la jeune dinde qu'elle était. Elle avait vingt ans et une naïveté sans limite. Elle avait alors senti son cœur s'emballer et un frisson courir le long de son dos. Elle en avait été très perturbée. Il lui avait fait une cour effrénée mais sans jamais perdre de ce côté mystérieux qu'elle trouvait renversant. Maintenant elle savait qu'il jouait sans vergogne.

Elle serra les poings. Elle savait cela depuis le jour de l'abdication de Napoléon, l'année précédente en avril. Et pourtant, la blessure était aussi vive que si elle ne datait que de la veille. Elle avait à chaque fois qu'elle pensait à cette scène irréelle, des larmes d'humiliation qui mouillaient son regard.

Elle sursauta en entendant les coups brefs frappés contre la porte. Elle n'eut pas le temps de répondre avant de voir le battant s'ouvrir et la haute silhouette de François pénétrer dans la pièce. Elle trouva, comme à chaque fois, qu'il occupait trop d'espace dans ce salon si féminin qui lui plaisait tant.

- Je viens vous saluer, Victoire. Je pars pour quelques jours. Bastien reste ici. Il saura me rejoindre rapidement si nécessaire.
- Bastien reste ici ? demanda t-elle étonnée.
- Oui. Je préfère qu'il reste avec vous.
- Mais pourquoi donc ? Il est de toutes vos aventures depuis toujours pourtant...
- Victoire, je l'ai décidé ainsi, répliqua t-il avec une pointe d'agacement. Bastien est mon fidèle serviteur et c'est pour cela que je le laisse avec vous. Je n'ai confiance qu'en lui dans ces temps troublés.
- Vous faites allusion au retour de votre ennemi ?

François se tenait face à la fenêtre les mains dans le dos, là où elle était elle même, il y a peu. Il soupira mais répondit :

- Oui, la France va s'agiter sans doute. Vous êtes ma femme...
- Oui, je suis votre épouse... Et je pourrais être menacée à cause de vous ? quelle ironie, vous ne trouvez pas ?
- On ne vous fera aucun mal, j'en suis sûre parce que vous êtes totalement innocente et qu'on le sait en plus haut lieu. Et puis aujourd'hui ce sont toujours des ennemis de Napoléon qui gouvernent. Vous ne craignez rien.
- Je le sais bien, ajouta t-elle amèrement. Vous fuyez ?

Il eut un haut le corps et se retourna d'un bloc.

- Non. Je ne fuis pas. Ne me demandez pas ce que j'ai à faire, vous ne le saurez pas.
- Vous continuez ce travail de traître... conclut-elle avec tant de dégoût dans la voix qu'il frissonna.
- Tout dépend du point de vue, Madame.
- Nous ne partageons pas le même malheureusement.

Il ne répondit pas se contentant de la regarder. Qu'y avait-il d'autre à dire ?

Il commença à se diriger vers la porte. Victoire le regarda sortir. Elle ne put s'empêcher de balayer sa silhouette bottées et prêtes pour un voyage à cheval. Il se retourna alors, surprenant son regard. Ses yeux s'étrécirent et il revint lentement sur ses pas. Il s'empara de la main de Victoire qu'elle serrait le long de son corps et la porta à sa bouche. Il passa lentement les lèvres sur son poignet, soufflant légèrement sur ses veines bleutées avant de déposer un baiser appuyé sur sa paume. Il referma ses doigts dessus. Elle eut alors l'impression d'emprisonner un peu de son souffle.

François dégringola les escaliers de sa demeure et atterrit dans la cour sablée devant le perron. Bastien tenait son cheval par la bride. Il regarda son maître enfourcher sa monture sans rien dire, le regard désapprobateur :

- Bastien, ne fais pas cette tête ! Tu restes pour une fois bien au chaud à la maison. Chevaucher aujourd'hui ne va pas être une partie de plaisir !
- Rester ici n'en sera pas une sans savoir ce que vous devenez..
- Ce sera court et je ne veux pas laisser Victoire sans quelqu'un de confiance.
- Je veillerai sur Madame, vous le savez mais je ne pourrai pas empêcher qu'elle court dire que vous partez.
- Elle ne le fera pas.
- Comment pouvez vous en être si sûr ?
- Je ne le suis pas. Je voudrais qu'il en soit ainsi.

Bastien secoua la tête. Quand il était ainsi, son maître était une énigme. Mais c'était aussi une raison de l'admirer.

François fit tourner bride à son cheval et sortit dans la rue glaciale. Un long voyage l'attendait.

Il regarda brièvement en direction de la fenêtre de la chambre de Victoire qui donnait sur la cour. Le rideau bougea légèrement et il cacha un petit sourire. Il savait qu'elle luttait contre elle même. Elle n'avait pu feindre l'adoration qu'elle lui portait. Mais il savait aussi qu'il avait profondément déçu sa jeune épouse. Il effectuait alors une mission, comme aujourd'hui et Victoire avait été un moyen pour lui.

Il bougea nerveusement sur sa selle. Il savait bien que, lui aussi, avait pris plaisir à l'aimable et inhabituelle vie conjugale qu'ils avaient menée. A tel point que son chef, un sombre imbécile du nom de Miller qui était son contact britannique, lui avait dit qu'il était temps que Napoléon abdique ou il allait devenir un petit chien d'appartement. Victoire était vive, intelligente et belle. Amoureuse aussi. Lui faire découvrir l'amour avait été une expérience unique pour lui. Unique parce qu'il n'avait jamais éveillé ainsi une jeune femme. Mais aussi parce qu'il avait eu le plus grand mal à ne pas succomber à l'attrait qu'elle exerçait sur lui et qui allait bien au delà du plaisir physique. Il n'en avait pas le droit. Il était en mission comme il l'avait été plusieurs fois avant et depuis aussi. Une mission particulière, certes, qui avait demandé un investissement que peu aurait fait. Sacrifier son indépendance, sa descendance, prendre le risque de donner naissance à de petits bonapartistes... Mais François n'avait aucune ambition dynastique. Il avait adopté les idées de son père qui étaient aussi celles de la Révolution. Il avait trouvé plutôt ironique d'abandonner son nom à une jeune femme pour une

mission. Et puis, Miller avait bien précisé que cette union serait temporaire et qu'il y avait de nombreux moyens de raccourcir un mariage s'il le souhaitait. A l'époque, il avait juste froncer les sourcils. Tuer une femme innocente, comme le sous-entendait Miller, lui déplaisait mais il savait aussi que la vie qu'il menait et son combat faisait des victimes. Il avait décidé qu'il aviserait après sa mission : il partirait en veillant à ce qu'elle ne manque de rien ou alors il l'installerait ailleurs. Cela faisait de longs mois que cette mission était terminée et Victoire était toujours près de lui. Il refusait de s'interroger sur ce point précis.

Il lança son cheval au petit trot. Il était maintenant en pleine campagne et prenait la direction du sud. Il préféra chasser ses sombres pensées et filer vers sa mission. Tout pensée parasite allait diminuer son efficacité. Il devait donner des renseignements précis sur ceux qui accompagnaient l'empereur. Il allait se porter au devant de lui.

Victoire passa deux longues journées cloîtrées chez elle. Il faisait froid et elle était inquiète pour une raison qu'elle n'identifiait pas. Se réveiller seule le matin, sans entendre les bruits familiers de François était plus pénible que prévu.

Son père lui rendit visite le troisième jour. C'était un événement rare. Lucien Bellechasse-Frontet avait à peine 55 ans mais il avait mal supporté la chute de Napoléon, les événements politiques qui avaient suivi et qui l'avaient écarté de son cher bureau et enfin, la trahison de son beau fils.

C'est lui qui avait accouru chez sa fille pour lui dire que François avait intercédé pour lui le jour de l'abdication. Effondré, il avait alors dû lui dire que si François avait tellement eu de pouvoir c'est parce qu'il était très proche des Anglais. Lucien avait dû à sa position de gendre de Fronsac, une retraite paisible. Il lui en voulait encore davantage.

Depuis il vivait seul et visitait rarement sa fille. C'était prendre le risque de croiser un gendre à qui il ne pardonnait rien.

Il entra dans le salon de sa fille avec pourtant un pas bien plus vif que d'habitude.

- J'ai appris que l'oiseau s'était envolé et qu'un autre revenait au nid, lança t-il avec bonne humeur.
- Tu entends par là que Napoléon revient et que Louis XVIII s'en va ? demanda Victoire en tendant sa joue à embrasser.
- Non, je parlais de ton mari. Le gros Louis XVIII est encore là mais Napoléon est presque aux portes de Paris. On lui réserve un accueil triomphal. Ah j'ai tellement rêvé que cela arrive que j'ai eu du mal à y croire. La foule l'acclame, tu te rends compte ?
- Oui, papa, oui.

Victoire avait été élevée dans le culte du grand homme. Son père avait vu un signe dans le fait qu'elle porte un prénom si évocateur pour Napoléon. Petite fille, elle avait été présentée à l'empereur qui l'avait félicitée de porter un nom qui ne pouvait que lui accorder un grand destin. Mais maintenant, elle éprouvait un dégoût qui allait jusqu'à Napoléon lui même. Il évoquait trop de mauvais souvenirs et de trahisons.

Elle passa un agréable moment avec son père. Le voir retrouver un semblant d'entrain lui réchauffait le cœur mais elle fut contente de le voir partir.

Elle était inquiète, sourdement inquiète.

Elle rêvait de voir François mourir dans ses cauchemars. Elle aimait savoir qu'il souffrait alors. Mais elle se demandait, en ce soir glacial, où il était, et si ses adieux rapides lors de son départ n'avaient pas été les derniers. Ce qui ne l'étonnait c'était de ne pas se moquer éperdument du sort de François.

Elle était tendue, debout devant la cheminée lorsque Bastien fit son entrée dans le salon. Il avait été si silencieux qu'elle ne l'avait pas entendu. Elle sursauta violemment quand il toussota pour attirer son attention. Elle se retourna et vit immédiatement, à son visage qu'il y avait une situation inhabituelle. Un torrent d'images traversa son crâne. Elle y vit François, étendu sur le sol gelé, arrêté... Elle demanda, la voix blanche :

- Bastien, qu'y a-t-il ?
- Un monsieur veut voir Madame.
- Qui me demande ? demanda Victoire.
- Un certain, Monsieur Marcoulet de la Sûreté.

Marcoulet... C'était ce jeune homme blond et rose qui s'était présenté sur le pas de sa porte il y avait un an et avait demandé à rencontrer François, déjà. Il était alors employé par Fouché, ministre de Napoléon. Depuis Fouché avait trahi Napoléon et Marcoulet avait louvoyé. Mais celui-ci contrairement à son ancien chef avait réussi à conserver son poste auprès du nouveau souverain.

Victoire savait pourtant qu'une visite de la police était rarement une bonne nouvelle.

- Que veut-il ?
- Il a demandé Monsieur...
- Je vais le recevoir.

Bastien la fixa, sans mot dire, le regard sombre. Il finit par sortir alors que Victoire comprenait qu'il se demandait ce qu'elle allait dire. Elle-même ne le savait pas.

Marcoulet fit alors son entrée. Il était toujours le même : blond et rose, poupin et onctueux. Il déplaisait souverainement à Victoire. Elle le reçut froidement :

- Il est bien tard, Monsieur Marcoulet.
- En effet, Madame, veuillez m'excuser mais la nouvelle est de la plus haute importance et requiert que votre époux soit là.
- Je suis désolée mais il n'est pas à la maison aujourd'hui, Monsieur Marcoulet.
- Oh, quel dommage ! lança hypocritement Marcoulet.

La police depuis Fouché avait trop bonne réputation pour qu'un homme comme François ne soit pas surveillé. Marcoulet aurait dû savoir où il se trouvait. Victoire ne savait comment interpréter ce détail.

- Je vais vous faire part toutefois de l'excellente nouvelle. Napoléon est à Paris et dès demain il reprendra la place qui est la sienne. Monsieur votre époux doit par conséquent se tenir à notre disposition.

Victoire le fixa. Un tumulte terrible agitait son crâne. Elle n'avait qu'à proposer à Marcoulet d'attendre, lui proposer de le renseigner ou mieux encore livrer Bastien qui rôdait derrière la porte, elle en était sûre. Mais elle ne pouvait prononcer ces mots. Au contraire, elle s'entendit lancer sèchement :

- Monsieur Marcoulet, j'aimerais que vous quittiez ma maison. Il est tard et je doute que le ministre ait donné son autorisation pour pénétrer chez moi à cette heure alors que vous savez certainement que mon mari n'est pas là.

Marcoulet avait marqué un petit temps de surprise. Le ton cassant était inattendu, visiblement.

- Madame...
- Monsieur Marcoulet, j'ai enduré beaucoup depuis des mois, je vous serais reconnaissant de bien vouloir prendre cela en considération. Faites votre travail de mouche. Mais ne m'importunez pas ! Je ne sais pas quand mon époux rentrera.

Victoire avait volontairement accentué le «quand ». Marcoulet la regarda avec attention. Il devait peser si le mot «si » n'avait pas manqué apparaître. Il finit par incliner légèrement la tête et dit :

- Je vais me retirer Madame. Mais vous comprendrez que les rues sont peu sûres et que je vais par conséquent faire surveiller votre maison. Par sécurité.

Victoire comprit parfaitement que Marcoulet lui répondait sur le même ton qu'elle avait employé. Il laissait entendre plutôt qu'il ne menaçait directement.

Elle inclina la tête sans répondre et sortit dignement, laissant Bastien reconduire Marcoulet.

Elle monta les escaliers, le souffle soudain court et les jambes tremblantes. Elle venait de perdre l'occasion de se débarrasser de François sans faire un effort. Mais elle détestait trop ces hommes qui n'avaient aucun maître sinon leur avidité et leur intérêt. Elle préférait voir François libre que de se compromettre avec la police et ses sbires. Du moins, voulait-elle croire que c'était sa seule motivation.

Quelques minutes plus tard, elle rejoignait sa chambre qu'elle ferma derrière elle en soupirant. François n'était toujours pas là et les hommes de Marcoulet pouvait le cueillir en attendant tranquillement devant sa porte. Elle avança dans la pièce, se mordant les lèvres de frustration. Une voix en elle lui soufflait que ce serait juste. Elle ne voulait pourtant pas ça. Avec rage, elle dut s'avouer qu'elle devrait sans doute agir si elle voulait l'empêcher.

Quelques minutes d'une intense lutte intérieure ne suffirent pas à lui faire clairement comprendre ce qui la motivait. Elle ressortit pourtant rapidement de sa chambre et croisa Bastien qui montait les escaliers quatre à quatre.

- Bastien, cet homme est parti ?
- Il est toujours là, engoncé dans un grand manteau et caché dans l'ombre, répondit Bastien avec un brin de colère dans la voix. Il va revenir, poursuivit-il. Il va revenir ici avec un ordre du ministre de la police.
- Sans doute, soupira Victoire.
- Monsieur conserve des documents...

Victoire le fixa, soudain très tendue. Bastien la regardait, toujours défiant mais sans doute rassuré par sa précédente attitude.

- Monsieur conserve des documents dans... une pièce. Il serait très dommage que ces messieurs...

- Je comprends. Conduisez-moi.

Bastien repartit rapidement dans les escaliers, Victoire a ses trousse. Il la mena directement dans la chambre de François. Elle n'avait pas pénétré dans cette pièce depuis des mois. L'odeur qui y régnait évoquait tellement leur relation amoureuse qu'elle marqua un temps d'arrêt. Elle embrassa du regard rapidement les objets posés sur la commode près de la cheminée : il y avait un livre. François adorait lire. Il y avait aussi des boutons de machette en or posé dans une coupelle, son écritoire... Et puis il flottait cette odeur citronnée qu'elle associait seulement à lui et qu'elle aimait respirer contre sa poitrine. Elle dut se secouer mentalement pour rejoindre Bastien qui actionnait un panneau dans le mur. La boiserie dissimulait un coffre dont elle ignorait l'existence. Une liasse fine de documents étaient à l'intérieur et sans même les regarder, Victoire s'en empara. Elle fila vers la porte de communication qu'elle n'avait pas ouverte depuis longtemps. Elle était fermée à clé. C'était elle qui avait fermé cette porte il y a longtemps déjà. Elle se tourna vers Bastien qui, l'air gêné, s'approcha du bureau et fouilla dans un tiroir. Il en sortit un double de sa propre clé et ouvrit rapidement le battant.

Elle ne savait pas si cela suffirait mais elle allait commencer par cacher ces documents ici. Il faudrait que Marcoulet la tue pour entrer dans sa propre chambre.

Les quelques minutes qui suivirent furent intenses. Victoire pénétra dans la pièce, la liasse serrée contre elle. Elle avait la sensation de porter un objet brûlant. Pourtant elle refusait de le lâcher. Bastien avait disparu et elle chercha fébrilement un endroit pour cacher ce qu'elle détenait. Elle ne cessait pas de s'étonner de son audace. Elle ne comprenait pas non plus ce qui la motivait. Elle préférait ne plus y penser pour le moment.

Elle mit presque une demi-heure à se calmer. Il était tard mais elle voulait parler à Bastien. Quelques minutes après il fut introduit par Marie descendue le chercher. Victoire l'attendait debout dans sa chambre :

- Bastien... Savez-vous où se trouve Monsieur ? demanda t-elle sans préambule.
- Non, Madame. Mais je sais qu'il doit revenir bientôt. C'était prévu ainsi. Mais...
- Mais ? demanda t-elle anxieusement.
- Il est tard et il fait encore tellement froid pour un début de printemps. Les routes sont difficiles avec le gel et...
- Bastien... interrompit Victoire avec lassitude. Dites-moi simplement et honnêtement ce que vous pensez Nous n'en sommes plus à nous mentir...
- Et bien, je suppose que s'il peut revenir... avant de repartir... il le fera.

Victoire lui tourna le dos soudain. Elle avait envie de pleurer.

- Il reviendra ? Et repartira ?
- Oui, Madame, la France ne lui pardonnera pas. On dit que Fouché va revenir avec Napoléon mais Monsieur ne changera pas d'avis ni de maître...
- Je sais, Bastien, je sais... dit-elle.
- Mais il viendra pour vous, Madame, je le pense.

Victoire se retourna et observa le visage franc et simple de Bastien. Elle eut une bouffée de joie devant son expression claire. Elle ne pouvait pas poser plus de question à Bastien par pudeur mais aussi par peur. Elle avait peur de savoir pourquoi. Elle avait peur de s'en réjouir. Peur d'être déçue s'il ne revenait pas.

François de Fronsac descendit de cheval devant l'auberge du héron gris où il faisait toujours une pause avant de rentrer chez lui après un voyage lié à ses missions. Il savait par un messager que Napoléon l'avait devancé. Il était clairement en danger. L'Empereur avait juré sa perte. La police devait déjà tourner comme un vautour.

Il voulait faire du repérage avant de regagner sa maison, prendre ce qui devait être pris et disparaître.

Miller avait enfin compris qu'il devait partir. Cet insupportable idiot avait cru jusqu'au soir même que Napoléon n'irait pas à Paris. Il était déjà en route vers l'ouest où François devait le rejoindre.

Il entra dans l'auberge animée malgré l'heure tardive. Il fila discrètement dans l'arrière salle. Elle donnait sur les murs de sa propriété. Il sortit par une porte qui donnait dans une petite cour cernée de hauts murs qui servait de débarras au propriétaire du héron gris. Il avait mis moins d'une minute, enveloppé dans sa cape de voyage. Les convives n'avaient dû voir qu'une ombre chapeauté et noire.

Il grimpa souplement sur le mur d'enceinte de sa maison.

Il découvrit son propre jardin plongé dans l'obscurité et se laissa glisser le long du mur. Accroupi, il attendit. Il lui fallut cinq longues minutes d'attente immobile à scruter la pénombre pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans cette partie de la propriété. Il traversa rapidement les pelouses qui craquaient sous ses pieds. Il gelait encore.

Il arriva devant la fenêtre donnant sur l'office et souleva un loquet invisible. Il était chez lui, dans sa cuisine qui fleurait le pain cuit le soir même pour le lendemain. Il faisait encore chaud et il sentit alors à quel point il était glacé.

Il s'accorda enfin le temps de penser à Victoire. Il allait partir vite, sans la voir. Un poignant regret le saisit soudain en pensant à tout ce qui avait failli être. Il n'avait pas eu la disponibilité d'y consacrer beaucoup de temps et il avait toujours fermé son esprit à ce type de



spéculation. Il avait pris ce qu'il avait pu maintenant c'était fini. Non, il avait eu bien moins ce qu'il aurait voulu mais il avait tout gâché.

Il allait avancer vers l'escalier lorsque il sentit une présence près de lui. Il n'eut pas le temps de s'inquiéter. Bastien dit avec un soulagement très net dans la voix :

- Ah, Monsieur... enfin de retour...
- Je t'avais dit de ne pas t'inquiéter, Bastien !
- C'est ce que j'ai fait jusqu'à ce soir.
- Que se passe t-il ? demanda Fronsac, soudain tendu.

Bastien lui fit un compte-rendu complet en quelques minutes. Fronsac, les sourcils froncés, se tenait, les poings sur les hanches :

- Elle a conservé les documents ?! Mais c'est de la folie ! Tu n'aurais jamais dû l'impliquer, Bastien !
- Je n'ai pas eu le choix et j'ai senti...
- Tu as senti ?

De frustration, il faillit frapper violemment le mur. Il avait toujours tenu Victoire en dehors de tout cela. Pour la protéger et se protéger lui même.

Il planta Bastien et tourna les talons. Il jeta un coup d'œil par l'imposte en montant les escaliers sans apercevoir la sentinelle que Marcoulet avait laissée.

Arrivé devant la porte de Victoire, il eut un moment d'arrêt avant d'entrer sans frapper. Il découvrit Victoire endormie dans un fauteuil, vêtue d'une simple chemise. Elle avait dû s'écrouler de fatigue. Une poussée de tendresse inattendue le traversa. Il ne l'avait plus vu ainsi depuis si longtemps ! Mais il savait très bien ce que cachait la jolie dentelle de Calais sur la haut de sa poitrine.

Il avait le choix. Prendre les documents là où Bastien disait qu'elle les avait cachés, puis partir. Ou alors, la réveiller et lui demander de les lui donner. La deuxième solution entraînerait une confrontation qu'il n'était pas sûr de vouloir.

Il choisit lâchement la première solution et fouilla dans les dentelles mousseuses pendant dix longues minutes sans rien trouver.

Il était encore penché sur le tiroir de la commode quand il entendit une voix dire tranquillement :

- Ce n'est plus là.

Il se retourna d'un bloc pour découvrir Victoire, toujours allongée sur le fauteuil dans sa pose abandonnée et qui le fixait d'un regard calme et pensif. Elle ajouta :

- Marcoulet allait revenir demain matin. J'ai changé la cachette.
- Très bonne idée, Madame, dit-il en levant une main pour lui rendre un hommage ironique. Et où est-ce ?

Elle ne répondit pas mais fit un geste en direction de son ventre. Il haussa un sourcil :

- Sous la chemise ?
- C'est un dossier assez mince. Je l'ai noué avec la ceinture d'un jupon. J'ai voulu vérifier que ça ne se voyait pas sous un tissu aussi fin que ma chemise.
- Et bien, le test est réussi.

Elle sourit paresseusement, créant une coulée chaude en lui. Elle continua :

- Tu vas partir ?

La voix était en accord avec la pose abandonnée mais il fut très surpris de ce qu'elle impliquait. Une intimité, un désir... Il hésita mais répondit doucement :

- Oui.

Elle le regardait sans rien dire. Il resta river à ses yeux. Il entendait comme si elle avait crié ce qu'elle pensait : elle savait que quelque chose allait se terminer et elle hésitait soudain. Lui-même eut une vision fugitive de Victoire et lui fuyant dans la nuit. Il repoussa cette image. Trop de risques. Il ne savait pas du tout si il avait une chance de parvenir à son but. Il reprit :

- Tu aurais pu dire quelque chose à Marcoulet...
- Oui.
- Tu aurais pu dire que j'étais parti, précisé que Bastien savait certainement quelque chose...
- Je n'aime pas beaucoup ces hommes. Marcoulet... et les autres... Ils changent de maître comme aucun chien ne le ferait.
- Qu'importe ? Tu aurais été libre.

Elle ne dit plus rien. Elle n'avait pas bougé et il ne put continuer à ignorer ce que la maigre lumière de la pièce éclairait. La peau semblait plus mate, plus dorée contre la blancheur laiteuse de la dentelle. Elle faisait une tâche claire contre le tissu cramoisi du fauteuil. L'ensemble était... bouleversant. Elle était belle. Il le savait. Il avait trouvé sa mission moins difficile à cause de cela. Il en avait même plaisanté avec des amis. Mais elle avait noué avec lui des relations qui avaient été brèves mais intenses. Une union physique qu'il n'avait jamais connue, une compagne qui s'était révélée vive et drôle. Il n'avait jamais été proche intellectuellement des femmes, pourtant. Il avait été un homme dans un milieu d'hommes. Et, dans cette chambre tiède, dans une obscurité propice à l'imagination, tout cela revenait en force et il perdit un bref instant le souvenir de la raison de sa présence dans cette pièce. Un instant fatal.

Il fit un pas dans la direction de Victoire sans qu'elle n'ébauche un geste. Ils ne se verraient peut être jamais plus. Cela suffit à l'encourager. Il avait rêvé d'elle si souvent et avait tellement eu envie de lui dire qu'elle comptait, qu'il l'aimait. Malgré tout. Malgré la mission, malgré ce qui les séparait.

En deux autres pas, il fut au pied du fauteuil et il la souleva à moitié.

Victoire se sentit littéralement arrachée de son siège. Elle avait le cœur qui battait follement depuis qu'elle avait soulevé les paupières pour le voir là. Il la regardait fixement. Elle savait qu'il allait l'embrasser mais elle fut surprise de la violence du geste. Mais pas effrayée. Au contraire, elle jeta ses bras autour de son cou et se pressa contre lui. Enfin... Son esprit avait tenu son corps en laisse si longtemps. Il prenait sa revanche. Elle avait tellement nié son amour. Maintenant, elle comprenait que cet amour allait au delà des actes de François. Elle ne pouvait le laisser partir comme ça.

Sa bouche s'ouvrait sous la sienne, elle enfouit profondément ses mains dans ses cheveux, se plaquant de tout son corps contre lui.

Elle s'émerveilla de la sensation de nouveauté et de familiarité mêlée que cela faisait jaillir en elle. Comment avait-elle pu se priver de cela ?

François avait déjà commencer à tirer sur les cordons qui retenait le col de sa chemise. Elle béait maintenant, découvrant deux seins qu'elle savait qu'il appréciait. Il gémit en les regardant. Taquine, elle se pressa contre ses mains qui palpèrent les deux globes avec volupté.

- Victoire... tu es magnifique...
- S'il te plaît...

Elle ne savait pas ce qu'elle voulait exactement mais elle voulait plus... tout... Il l'embrassa et elle perdit totalement la tête. Ce fut elle qui commença à tirer sur sa chemise, poussant la redingote humide et glacée de ses épaules. Elle avait envie de lui, de voir ses épaules dans cette lumière, de poser ses lèvres dans son cou. Il y avait un endroit où elle savait la peau douce, tendre, parfumée. Elle cherchait de ses lèvres en même temps et elle sourit contre sa peau quand elle le sentit tressaillir. Elle avait trouvé.

Il avait troussé sa chemise et l'avait réinstallée dans le fauteuil. Il écartait ses jambes. Le sentir tout contre elle, lui encore vêtu et elle presque totalement nue, la rendait presque folle.

Elle tira de toutes ses forces sur sa chemise et parvint enfin à dégager ses épaules. Elle laissa ses mains courir partout.

Il passait sans relâche sa langue sur ses seins, sa main caressait ses cuisses cherchant son sexe. Elle se savait déjà brûlante et prête. Quand un doigt la caressa plus profondément, elle se tendit. Il gémit et murmura :

- Victoire, je... Il faut que je...

L'entendre balbutier, le sentir presque trembler contre elle, faillit lui faire perdre ce qu'il lui restait de réserve. Mais elle voulait que ça dure encore. Pas tout de suite. Pas si vite.

Il se défit rapidement de ses culottes. Elle l'aida à se dégager en s'emparant de son sexe la première. Il poussa un autre gémissement, comme à l'agonie.

Il écarta rapidement ses mains et entra en elle d'un seul mouvement en murmurant à son oreille :

- J'ai rêvé de cela mille fois depuis un an... mille fois...

Ces quelques mots et ses longs mouvements en elle précipitèrent sa jouissance et elle sentit son corps secoué de spasmes délicieux encore prolongés par l'orgasme de François.

Elle resta de longues minutes sans bouger, le corps de François encore en elle, ses jambes autour de ses hanches. Elle savait que c'était une position scandaleuse mais elle ne voulait pas rompre ce contact trop vite. Pendant ce bref moment, il était à elle, totalement, sans arrière pensée, sans mission, sans mensonge.

Il fut le premier à bouger, se retirant comme à regret de son corps. Pendant quelques minutes, il s'habilla silencieusement, sans la regarder. Après quelques secondes où elle se surprit à regarder son corps dans la clarté de plus en plus rougeoyante du foyer, elle se rajusta maladroitement. Les documents qu'elle avait serrés naïvement contre elle étaient par terre. Elle les ramassa. Elle les fixait encore lorsqu'elle le sentit près d'elle. Il la regardait les yeux totalement neutres. Elle frissonna. Elle ne regrettait rien pour le moment, rien du tout. Mais lui... Il ne dit rien. Il se pencha et l'enlaça, la serrant très fort contre lui. Elle ferma les yeux, emplissant ses poumons de cette odeur qu'il transportait ce soir avec lui : le froid, le cheval. Lui.

Il se détourna et quitta sa chambre comme il y était entré, sans bruit.

Le temps passa sans qu'elle ne fasse très attention aux nouvelles. Napoléon était revenu. Ses hommes aussi. Elle eut plusieurs fois la visite de Marcoulet plus soupçonneux que jamais. Il insista autant que la courtoisie le permettait auprès d'une femme que son mari avait visiblement quitté après avoir trahi son pays. Il fallut que son père demande une entrevue à Fouché pour que les ennuis cessent : Il était évident que Victoire était une victime de son époux. Marcoulet n'en fut pas convaincu mais il ne pouvait faire plus. Il fit surveiller la maison durant plusieurs semaines avant que Victoire ne quitte Saint Cloud pour Tours.

Elle était heureuse et furieuse en même temps. Il était parti et avait de bonnes chances d'être parvenu à son but sinon Marcoulet se serait fait un plaisir de la tenir au courant.

Elle passait de longs moments à revivre leur brève rencontre cette nuit là. Ce qui lui était apparu si évident alors l'était moins aujourd'hui. Elle avait cru voir une marque de son amour mais elle ne savait plus. Elle avait presque espéré porter son enfant alors mais ses espoirs avaient été vite déçus. C'était mieux, bien sûr mais elle aurait alors eu une vraie raison de remuer ciel et terre pour le retrouver.

Et puis Napoléon partit pour Sainte Héène emportant avec lui son empire et la plupart de ceux qui l'avaient servi ; Marcoulet ne survécut pas à ce nouveau changement de maître ; elle voulut croire que les choses pouvaient changer.

Elle avait décidé de rester à Tours et, inconsciemment ou presque, elle attendit. François avait la possibilité de la rejoindre maintenant.

Chaque jour qui passait lui semblait un jour de trop. Elle avait laissé des instructions à Paris pour qu'on la prévienne si François se présentait.

Ce qu'elle ne savait pas c'est que lui aussi attendait avec impatience de pouvoir revenir et l'impossible Miller le retarda encore près de trois semaines après Waterloo avant qu'il puisse prendre le chemin du retour.

Il trouva Victoire dans son jardin qui croulait sous la profusion de fleurs en ce mois de juillet. Elle était en train de se féliciter de son choix d'être restée là pour l'été.

Elle observait une rose nouvelle à la couleur rose tirant sur le violet, lorsqu'elle sentit un souffle près de son oreille :

- Les roses britanniques sont aussi très belles en cette saison mais je me souvenais trop de celles qui poussent ici pour ne pas revenir.

Elle sourit, les jambes presque coupées par l'émotion de le sentir si près d'elle, enfin. Son cœur battait et elle mit quelques secondes pour retrouver assez de calme pour dire :

- Les roses ont un attrait puissant quand on les aime...
- Quand on les aime, oui... quand elle laissent un souvenir inoubliable, même quand on n'en a pas pris assez soin, quand on a voulu les saccager, même...

Elle ne s'était pas encore retournée craignant le choc de son regard. Elle avait tellement envie de la revoir mais avait aussi une peur quasi irrationnelle.

Elle sentit alors ses mains sur ses hanches. Elle s'en saisit et les plaqua sur ses seins. Il soupira contre elle, enfouissant son visage dans son cou :

- J'ai eu peur que tu ne veuilles jamais me revoir... J'aurais tué moi même Napoléon s'il avait gagné à Waterloo...

Elle se retourna, le cœur battant et plongea dans ses yeux si bleus qui la transpercèrent. Elle avait oublié le pouvoir qu'ils avaient sur elle.

- J'avais beaucoup d'espoir depuis cette nuit... Mais j'ai eu si peur que tu ne reviennes pas...
- Impossible, je te l'ai dit... Je t'aime, Victoire. Depuis le début je crois... Mais j'avais dévoué ma vie à autre chose. Ma vision des choses a bien changé... J'ai beaucoup à t'expliquer et à me faire pardonner.

Victoire ne répondit pas. Le chemin à parcourir pour se retrouver était encore long mais ce fut elle qui chercha sa bouche. Il lui semblait qu'elle avait rêvé de baiser au parfum de rose depuis trop de temps pour le refuser maintenant.